

**LA VILLE
DES SERPENTS D'EAU**

Brigitte Aubert

**LA VILLE
DES SERPENTS
D'EAU**

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

ISBN 978-2-02-109140-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Oh, que les cloches tintent, tintent,
Tintent tout le long du trajet !
Oh, quel plaisir de se promener
Dans un traîneau attelé !

Jingle Bells

1

Susan

Je suis morte il y a treize ans.

J'avais 6 ans.

On m'a retrouvée noyée dans le lac, sous la glace, pas très loin de la maison. Les poches de ma robe étaient bourrées de pierres.

Les poissons avaient dévoré mes doigts et mon visage. On m'a identifiée à ma taille et à mes vêtements.

Mon joli anorak rose. Mon sac à dos Scooby-Doo.

On m'a enterrée un après-midi de janvier. Il neigeait.

Sur ma tombe, il y a gravé « Susan Lawson 1992-1998
À notre cher petit ange ».

Quand le cercueil est descendu dans le trou, ma mère s'est mise à hurler. Mon père s'est évanoui.

Moi, j'ai essayé de me boucher les oreilles pour ne plus entendre rire Daddy.

Mais la chaîne était trop courte. Je n'ai pu que crier, les poignets entravés.

Je suis morte il y a treize ans.

Vera Miles avait 6 ans, elle aussi. Elle avait disparu un mois plus tôt. Elle, on ne l'a jamais retrouvée.

Moi, je croupis dans ce trou noir.

Au début, il n'allumait que quand il venait.

Le reste du temps, c'était la nuit. Et toujours la peur.

La douleur.

La folie.

Après, il a installé le néon. Il a rallongé la chaîne. Il a dit que j'étais à lui. Que je serais toujours à lui. Tout le reste de ma vie.

Rien qu'à lui.

Qu'il me brosse les cheveux.

Ou qu'il me brise les côtes.

Qu'il m'embrasse.

Ou qu'il me roue de coups.

Je suis à lui.

Pour toujours.

Je n'ai plus de larmes.

Je n'ai plus beaucoup de dents non plus.

À cause du porridge et des croquettes pour chiens.

Je perds mes cheveux par poignées.

Il n'aime pas ça.

Il les arrache pour me montrer que je les perds.

« Tu ne veux pas devenir laide, Susan, hein ? Toi qui étais une si jolie petite fille. Ma si jolie petite fille. Hein, Susan, hein hein hein, que tu m'aimes ? Dis-le ! DIS-LE ! »

Je le dis. Je dis toujours oui. Mais je suis fatiguée. Tellement fatiguée.

Et puis il y a Amy.

Oh, mon Dieu ! Amy.

Oh ! Mon Dieu-en-qui-je-ne-crois-plus, protégez Amy.

Protégez ma fille.

Sa fille.

Notre fille.

J'ai eu Amy à l'âge où les autres jouent encore avec leur Barbie.

Ici, c'est moi Barbie.

Amy. Elle est née là, sur ce matelas, « tu peux crier, tu le sais, allez, vas-y, te gêne pas, c'est insonorisé », elle est née là, minuscule, fripée, il a coupé le cordon, il a dit : « C'est une fille. Elle me ressemble. » Il l'a reposée près de moi, « elle te tiendra compagnie ». Elle a bu mon lait, elle a mis ses tout petits doigts dans ma main. Amy.

Elle a grandi là, comme une larve. Comme un chaton efflanqué. Elle a tout vu. Tout entendu. Mais elle ne peut rien dire. Amy ne parle pas. Elle n'est pas sourde. Elle entend, elle répond aux ordres. Mais elle est muette.

Pour elle, j'ai obtenu qu'il apporte de vieux trucs récupérés dans les vide-greniers. Un abécédaire. Des livres pour enfants. Des albums de coloriage, des bandes dessinées. Avant, il n'y avait que la Bible et les revues pornographiques, « pour ton instruction ».

Je vais mourir. Je le sais.

Mais pas elle. Pas mon bébé. Il faut qu'elle sorte d'ici.

Elle est assise à la petite table en plastique. Elle crayonne avec les crayons de couleur que lui a donnés Daddy.

C'est lui qui a voulu qu'elle l'appelle comme ça.

« Viens voir Daddy. Dis bonjour à Daddy. Tu m'aimes comme ta maman m'aime, n'est-ce pas que tu m'aimes ? Tu es une gentille petite fille, Daddy aime les gentilles petites filles. »

Il lui tend les bras, elle accourt.

Parfois il la repousse d'un coup de pied. « Fous-moi la paix. »

Elle pleure en silence.

Nous pleurons toutes les deux en silence.

Dans le silence de cette tombe.

Insonorisée. Porte blindée. Cachée derrière un faux mur d'étagères. Il m'a tout expliqué. Il en est très fier. « Les flics ne trouveront jamais rien. Ils ne trouveront jamais la cachette de ma petite chérie. On est bien tranquilles. »

Treize ans de tranquillité. C'est long, l'enfer.

Quand j'étais petite, quand je suis morte, je voulais être chanteuse. Comme Madonna. Parfois je chante des berceuses à Amy. Celles que me chantait ma maman. Ma voix est si bizarre. Enrouée. Fragile. Une voix de vieille. Je vais avoir 19 ans. Je suis vieille.

Vieille, laide et sale. Un déchet.

Amy crayonne. Elle aime bien les crayons de couleur. Elle pose le doigt sur les images et je dis les mots. « Camion. » « Vache. » « Maison. » Elle me regarde avec ses grands yeux bruns. Ses cheveux noirs tombent sur ses épaules. Ils sont raides et épais. Ça vient de ma maman. Ma maman à moi. Mon papa a les cheveux blonds, comme moi.

Papa, maman. Où êtes-vous ?

S'il vous plaît. S'il vous plaît !

Je me calme. Je me calme tout de suite.

Je ne veux pas qu'il me casse encore le bras.

Je regarde Amy. Je respire lentement. Elle a la tête penchée sur le côté, elle s'applique à former ses lettres.

Je lui ai appris à lire. Ma petite fille si intelligente. Tu ne lui appartiendras jamais. Je te tuerai s'il le faut. Mais tu ne lui appartiendras pas.

Je glisse ma main sous le matelas, dans la déchirure. Je serre la barrette à cheveux bleu et rose qu'il lui a donnée un jour. J'ai raclé la pince en fer contre le mur jusqu'à ce qu'elle soit tranchante. Une arme. Mon arme.

Amy a écrit « Maman chérie », elle me tend la feuille, elle me sourit, elle se remet à écrire. La seule issue c'est l'aération. La porte ne s'entrouvre que de quelques centimètres, elle donne sur le faux mur. Il se faufile dans l'ouverture en se léchant les lèvres de sa langue pointue. Au début, j'ai essayé de crier quand la porte s'ouvrait. Il rigolait. Il me jetait par terre. Ténèbres.

« Tu peux crier tant que tu veux. Vas-y, essaie. Vas-y, ça m'amuse. Essaie, je te dis. Je te dis, je t'ordonne, vas-y

avant que je me mette en colère, crie, appelle au secours... Allez, encore, encore !... C'est bien, c'est bien. »

Au secours ! J'ai envie de vomir. J'ai tout le temps envie de vomir. Les cachets n'arrangent rien. J'en prends depuis tellement longtemps. Il m'oblige à les avaler. Je dors pendant des heures. J'ai soif. Il apporte de l'eau, jamais assez. Je rampe pour boire. Depuis qu'il y a Amy, il y a plus d'eau. Et il fait moins froid. 18 °C hiver comme été.

Hiver. Été. Il n'y a pas de fenêtre dans ma cellule. Je n'ai pas vu la lumière du jour depuis treize ans. Amy n'a jamais vu le soleil. Je me souviens de la pluie. De la neige. Les boules de neige. Noël.

Je raye Noël dans ma tête. Les souvenirs, c'est trop dur.

Pour Noël, l'an dernier nous avons eu des papillotes. Un paquet offert par une entreprise et qu'il a rapporté. J'avais oublié le goût.

Cette année... après-demain... mon cadeau de Noël, ce sera ta liberté, Amy.

Il ne frappe pas trop souvent Amy. Parfois il la soulève du sol et il la plaque contre le mur. Il la regarde. Elle ne cille pas. Il la repose. Il y a une marque rouge autour de sa petite gorge. Mais elle ne dit rien.

Comment mon bébé mon amour peut-il être *sa* fille ? Non, il n'y a rien de lui en elle. Rien. Le fruit de mes entrailles pourries.

Je pourrais le tuer avec la barrette. Mais la porte resterait fermée. Il n'y a que lui qui connaît le code sur la télécommande. Il s'abrite derrière sa grosse main pour le composer. Peut-être que je tomberais assez vite sur la bonne combinaison. Peut-être pas. Alors on mourrait de faim et de soif, Amy et moi. Deux cancrelats sur du béton.

L'aération. Un conduit de trente centimètres de large. J'ai dévissé les vis, jour après jour, avec le capuchon en

plastique d'un feutre. Je peux enlever la grille. Faire monter Amy sur mes épaules. La pousser dans le conduit. Il doit bien aboutir quelque part. Dans un jardin ? Je peux encore le faire. Je perds mes forces de jour en jour mais je peux encore le faire. Si j'agis vite.

Est-ce qu'il me tuera tout de suite ? Ou est-ce qu'il se contentera de me massacrer un peu plus ? Il n'a pas d'autre jouet. Il se tient à carreau depuis qu'il m'a enlevée. Cinq petites filles disparues en deux ans dans une ville comme la nôtre, ça faisait beaucoup.

Mais je suis trop vieille pour lui. Même si je n'ai pas beaucoup grandi, même si je n'ai pas beaucoup de poitrine, je suis trop vieille. Je ne suis plus sa jolie poupée d'amour.

Il commence à regarder Amy avec ses yeux fixes de serpent. Elle a 5 ans. L'année prochaine, elle sera parfaite pour lui.

Mon ange à moi, ma toute petite fille.

Est-ce qu'il l'a élevée pour me remplacer ?

Il n'a plus besoin d'aller à la chasse. Il a sa réserve à domicile. Du bétail docile.

Il m'a expliqué pourquoi il avait tué les autres. Il n'avait pas encore pensé à aménager le sous-sol. Il les gardait enfermées quelques jours dans une vieille grange, mais c'était risqué. Il ne savait pas quoi en faire après les avoir utilisées. Alors il les jetait.

Moi, j'ai eu les honneurs de sa nouvelle stratégie. Le prédateur s'est perfectionné. Il berne tout le monde depuis treize ans. Il sourit aux gens, il leur parle, dîne avec eux, caresse leurs chiens et leurs gosses et rentre me torturer pendant que sa femme regarde la télé. Elle ne sait rien. Elle n' imagine certainement pas ce qui se passe là en dessous. Deux prisonnières. Elle parle au téléphone avec ses amies, elle arrange des bouquets de fleurs, elle essaie des chaussures pendant que je meurs.

Respirer calmement. Ne pas vomir. Le vomi, c'est froid, et puis des fois il m'oblige à le manger. Je ne veux pas qu'Amy voie ça.

Je regarde la grille. Il faut le faire. Il le faut.

2

Vince Limonta ouvrit un œil, puis l'autre. Quelle heure était-il ? La lumière était trop vive. Il enfouit son visage dans l'oreiller. Sa bouche lui faisait l'effet d'une bouche d'égout. La bouteille vide qui avait roulé par terre lui rappela la fin de la nuit. Trop bu. De la vodka dégueulasse achetée au supermarché.

Il se tourna entre les draps. Il faisait froid. Il avait oublié d'allumer le radiateur électrique. Il rampa à moitié hors du lit, cherchant son pull jeté sur le plancher.

Il lui fallait du café. Des litres de café. Comme autrefois, à la brigade. New York, le petit matin glacial, les beignets, le café. Un vrai cliché de polar. Et lui, le lieutenant Vince Limonta, de la brigade criminelle. Un autre cliché. Le bagarreur basané et alcoolé. Le flic au caractère bien trempé. Le *lonesome cow-boy*, clope au coin des lèvres, barbe mal rasée. Il y croyait, pourtant. Il y croyait, à ce personnage qu'il jouait avec tant de conviction. Comme un vieil acteur ridicule qui ne voit pas que le public a changé et qu'il commence à se prendre des gamelles.

Les avertissements. De plus en plus nombreux. L'ivresse, de plus en plus fréquente. Et pour finir, la bavure. Ce jour-là, le ténébreux lieutenant Vince Limonta courait un dealer soupçonné d'avoir cramé vif un clochard. Le type était recherché pour d'autres crimes. Un vrai méchant. Le vengeur lieutenant Limonta avait dégainé son arme de ser-

vice au milieu de la rue. L'intrépide lieutenant Limonta avait appuyé sur la détente. L'ivrogne Vince Limonta avait raté son coup. La balle était partie un poil de travers et avait fait sauter la tête d'une maman qui revenait de l'école avec son gamin. Le gosse avait encore sa tenue de footballeur. Il avait regardé le front de sa mère s'étoiler de rouge. Il l'avait vue tomber. Éclabousser ses chaussures de son sang.

Emporté par le démon, Limonta avait tiré encore une fois. Le dealer s'était écroulé. Vince avait couru auprès de la femme. Un type appelait les secours sur son portable, il s'était enfui en voyant Vince approcher. Le gosse n'avait pas bougé. Sa mère morte à ses pieds. Il avait levé ses yeux bleus vers le lieutenant Limonta et il avait dit : « Vous avez tué ma maman. »

Vince était tombé à genoux. Le goût âcre de la gnôle dans la bouche. Il avait posé le canon de son flingue contre sa tempe. Il était temps de partir.

Mais on lui avait saisi le poignet.

Les renforts étaient là. Scène de crime quadrillée. Jeune témoin traumatisé pris en charge par l'assistance psychologique.

Le lieutenant Vince Limonta limogé. Révoqué. Plus de flingue. Plus de plaque. Plus personne.

Retour au bercail. Ennatown. 4 200 habitants. Huit églises. Quatre cimetières. Un lycée où il avait fait ses études. Une petite ville prospère et tellement tranquille, avec ses commerces, sa société d'histoire, ses sites touristiques – le lac, la rivière, l'ancienne usine à fromage, le quartier historique...

Quatre rues où restaient, préservées, une quarantaine de belles demeures bâties à la fin du XIX^e siècle ainsi que l'église baptiste, de 1835, et l'église catholique Saint-Paul, 1865, dont il voyait le cimetière – classé – par la fenêtre embuée.

Vince enfila son pull bleu à col ras, s'efforçant de chasser l'âcreté des cauchemars qui troublaient ses nuits. « Courtoisie, professionnalisme, respect. » La devise de sa brigade.

« Grossièreté, amateurisme, brutalité. » Sa devise personnelle, cousue à même sa chair. Chaque fois qu'il revoyait en pensée le visage de la femme qu'il avait abattue, il avait la nausée. Mais il ne vomissait jamais. C'était juste une douleur familière qui lui empoignait les tripes et les tordait. Il s'y était habitué.

Pieds nus et en caleçon, il s'approcha de la vitre. Il faisait gris, un gris lumineux d'orage qui soulignait les arêtes des pierres tombales. Le cimetière était calme. Peu de visiteurs à cette période de l'année où les gens couraient en tous sens pour acheter cadeaux, vivres, boissons. Razzia sur les magasins, pendant que les haut-parleurs déversaient de la musique sirupeuse et qu'on se préparait avec fièvre pour la grande parade lumineuse du 31 décembre.

Les morts, eux, dormaient tranquillement dans la terre froide de l'hiver. Bardés de regrets et d'affection. « À notre mère tant aimée », « À mon épouse, je ne l'oublierai jamais », « À notre fils, notre petite lumière ». La plupart des inscriptions avaient été gravées dans le marbre par son père. Joe Limonta, tailleur de pierre et marbrier funéraire. Emporté par une crise cardiaque quelques années plus tôt. Il reposait à côté de sa femme, sous une de ses œuvres. Il avait tout prévu. Leurs noms, dates de naissance et de mort, et ces simples mots : « Plus près de toi, mon Dieu ». Joe Limonta était un homme pieux.

Vince Limonta était un mécréant. Il posa le bout du doigt sur la vitre et dessina un visage dans la buée qui s'y était formée, comme quand il était enfant, avant de tout effacer. Ça caillait là-dedans ! L'ancien atelier de son père transformé en logement de fortune. Il sautilla sur place quelques instants, le temps de compter jusqu'à cent. Puis il décocha des coups de poing dans le vide. Droite, gauche, droite. Jab, jab. Crochet. Uppercut.

Il avait un goût immonde dans la bouche. Il s'obligea à finir sa série puis gagna la minuscule salle de bains. Son

reflet dans le miroir. La sale gueule habituelle, yeux cernés, joues creusées, barbe noircissant les joues. 1,78 mètre, 70 kilos. Heureusement qu'il n'avait jamais décroché de la boxe, même s'il ne s'entraînait plus que sporadiquement. Ça lui avait permis de se maintenir un corps potable. De l'extérieur. Mieux valait ne pas penser à son foie.

Il pencha la tête sous le robinet et ouvrit l'eau froide en grand, essuya ses épais cheveux noirs, les coiffa avec la main, se rinça la bouche avec une solution dentaire, enfila son jean, son blouson matelassé. Pilotage automatique bloqué sur « café ». Il poussa lentement la porte, espérant ne pas tomber sur le père Roland.

– Salut, Vince. Tombé du lit ?

Raté. Le père Roland se tenait devant l'entrée du presbytère voisin, sa clé à la main.

– Je me disais : Tiens, Vince n'est pas levé, j'espère qu'il n'est pas malade. Tu n'es pas malade au moins, Vince ?

Vince Limonta haussa les épaules.

– Je vais boire un café et je me mets au boulot.

– Prends ton temps, Vince. Prends ton temps pour revenir des vignes du Seigneur.

– Ne commencez pas à me prendre la tête de si bonne heure, mon père.

Le père Roland étira son dos puissant de quarterback. À 65 ans, il ne jouait plus au football mais il avait gardé le gabarit d'un athlète.

– Il est 11 heures du matin, Vince. Je te parle même pas de la super messe que tu as ratée, et Dieu sait que j'étais en forme ! Ni des feuilles mortes qui s'entassaient dans les allées et sur la pelouse. Ni du fait que nous sommes invités pour le réveillon.

– Invités ? Qui ? Où ?

– Ah ah, je vois que le flic se réveille ! À la réception habituelle, chez les Atkins. Moi et toi, acheva-t-il en pointant le doigt vers la poitrine de Vince.

Celui-ci fit la grimace. Bob Atkins lui tapait sur le système. Il était aussi marrant qu'un jour de pluie sans fin. Il dirigeait la succursale bancaire près du tribunal. Un épouvantable raseur. Son épouse, Laura, était bibliothécaire en chef à la médiathèque. Laura. Une femme ravissante. Des yeux gris tristes. Une jolie névrosée. Laura. Une flamme sombre à laquelle Vince s'était brûlé dans sa jeunesse. À éviter : il avait déjà assez de vieilles blessures à gratter.

– Je crois que je ne suis pas libre, laissa-t-il tomber en se dirigeant vers la grille qui fermait l'enceinte de l'église.

– Oh, tu es sans doute invité chez le président, persifla le père Vincent. Ou bien tu vas réveillonner avec tes vieux amis Jack et Daniels...

– Carton jaune, mon père !

– Il y aura de nombreux paroissiens, de toute confession. Des gens seuls, aussi. La vieille Anabella. M. Johnson. Le vin d'honneur servi aux plus défavorisés de notre communauté...

– Pitié !

– Et ils ont besoin de quelqu'un pour tourner les pages pendant que Mlle Hannah sera au piano.

– Bon Dieu, on n'est plus au Moyen Âge, mon père ! On est en 2011, à Ennatown ! On ne joue plus du piano en dégustant des toasts le petit doigt en l'air ! On se défonce à l'acide et on se vrille les oreilles au marteau-piqueur en guise d'apéro.

– Je savais que tu dirais oui. À tout à l'heure, Vince ! Savoure ton café.

La gueule d'Irlandais du prêtre était plissée par un sourire rentré. Vince lui tourna le dos et leva le bras : Va te faire voir ! Un réveillon chez les Atkins... La déchéance totale. Il se retourna, cria :

– Et Snake.T ? Il va rester seul ?

– Il n'a qu'à apporter son banjo, rétorqua le père Roland avant de refermer sa porte.

Vince déboula sur l'avenue. C'est ça ! Apporter son banjo ! Le Black le plus cinglé de la ville se ramener chez les Atkins avec son crâne rasé, ses dents en or et son banjo électrique...

– Où tu vas, Vince ? On dirait que t'as un missile dans le cul.

Snake.T. Le serpent. Fine allusion autant à son aptitude à se tortiller sur scène qu'à certaine partie de son anatomie. Suffisait de penser à lui pour qu'il se radine. Très élégant avec son perfecto en cuir violet ouvert sur un sweat-shirt « *Fuck your Mom* » qui moulait son torse bodybuildé et ses épais biceps, ses piercings diamantés dans le nez et les sourcils, ses tatouages maoris, sa casquette incrustée de strass.

Et ses béquilles.

Snake.T, ex-star du gangsta rap de la côte Est. Un de ses rivaux de la côte Ouest n'avait pas apprécié qu'il lui fauche sa nana. Insultes en public. Bagarre dans le carré VIP. Snake.T, très en forme, avait démonté son rival, lui avait cloué le bec, littéralement, à coups de pompe. Avait tourné les talons, les dents du cocu encore incrustées dans les semelles bleues de ses rangers, *yo man!* Grave erreur. Le type avait un flingue et n'avait pas hésité à s'en servir. Score : Rival-à-terre : un nouveau bridge, Snake.T : un trou dans le dos. Pas très fair-play, les rappeurs.

La balle avait effleuré la colonne vertébrale. Snake.T ne pourrait plus se déhancher de façon suggestive sur des rythmes saturés de basses. Encore moins courir. À peine marcher, les jambes raides comme des bouts de bois, appuyé sur des béquilles. Terminée, la carrière à la 50 Cent. Retour au bercail, comme Vince. Retour à Ploucville, où son père, Samuel McDaniel, tenait un camion à pizzas près de la marina depuis bientôt trente ans. Samuel était un homme probe et sobre que sa femme avait quitté précisément pour ces deux raisons. Letty McDaniel avait mis les voiles avec le barman de son club de tennis, un jovial alcoolo, et

n'avait plus jamais donné de nouvelles. Samuel, esseulé, et Joe Limonta, veuf depuis peu, avaient sympathisé. Quand Vince était là, son père l'emmenait toujours manger une pizza chez Samuel. Il avait vu grandir Snake.T. Un adorable gamin aussi poli qu'une petite fille, baptisé Michael en hommage à Michael Jackson, l'idole de sa mère.

Samuel McDaniel avait coupé les ponts avec son fils quand son petit Michael s'était mis à carburer aux amphétamines et était devenu un OVNI nommé Snake.T. Mais il avait bien voulu reprendre son même estropié à la maison. Il avait proposé au fils prodigue de venir travailler avec lui.

Préparer des putains de pizzas trois cent soixante-cinq jours sur trois cent soixante-cinq ? Snake.T préférait encore crever à petit feu dans un centre quelconque pour estropiés. Et puis Samuel avait rencontré le père Roland lors de la réunion mensuelle du Comité de charité interconfessionnel et le prêtre avait proposé que Snake.T tienne l'orgue qu'il venait de faire rénover grâce aux dons des fidèles. Un magnifique instrument de la fin du XVIII^e, acheminé par bateau depuis l'Angleterre. Un vrai bijou, comparé à la quincaillerie qui ornait le cou, la poitrine et les avant-bras du rappeur. Le père Roland avait besoin d'un type qui assure à la messe du dimanche. Jaloux de voir une de ses ouailles baptistes officier chez les réactionnaires catholiques, le pasteur Meade avait à son tour proposé à Snake.T d'assurer la partie musicale des offices du samedi. Avec ces deux petits boulots, Snake.T arrivait à vivoter.

Avant de virer gangsta, il avait étudié au conservatoire. Dès l'âge de 6 ans il partait répéter tous les soirs, les cheveux bien peignés, son cartable en bandoulière. Sage comme une image. Il savait jouer de pas mal d'instruments. Et il avait une belle voix de basse. Lourde. Chaude. Rauque. Capable de vous surprendre en montant brusquement dans les aigus. Vince avait les trois CD produits avant l'accident et il les écoutait souvent la nuit,

Michael Koryta
La Mort du privé
Et que justice soit faite
Une tombe accueillante
La Nuit de Tomahawk
Une heure de silence

Volker Kustsher
Le Poisson mouillé
La Mort muette

Henning Mankell
L'Homme qui souriait
Avant le gel
Le Retour du professeur de danse
L'Homme inquiet
Le Chinois

Petros Markaris
Le Che s'est suicidé
Actionnaire principal
L'Empoisonneuse d'Istanbul

Deon Meyer
Jusqu'au dernier
Les Soldats de l'aube
L'Âme du chasseur
Le Pic du diable
Lemmer, l'invisible
13 Heures
À la trace

Håkan Nesser
Le Mur du silence
Funestes Carambolages
Eva Moreno

Elvin Post
Faux et Usage de faux
Losers-nés
Room Service

George P. Pelecanos
Hard Revolution
Drama City
Les Jardins de la mort
Un jour en mai
Mauvais Fils

Joseph Wambaugh
Flic à Hollywood
Corbeau à Hollywood
L'Envers du décor

Austin Wright
Tony et Susan